

Commentaire littéraire sur « Soleils couchants » de Victor Hugo

Soleils couchants, de Victor Hugo, est le sixième et dernier des poèmes composant les « Soleils couchants » publiés en 1831 dans le recueil Les Feuilles d'automne.

Le poète approche alors de la trentaine, âge symbolique de la fin de la jeunesse : il est parvenu à l'automne de sa vie. Dans ce poème il évoque le thème éternel de la fuite du temps, thème cher aux romantiques et déjà maintes fois traité dans la poésie du XIX siècle.

Je traiterai tout d'abord du thème du temps qui passe, puis j'étudierai l'influence de ce dernier sur la nature. Enfin, je mettrai en évidence son incidence sur l'homme et le point de vue de l'auteur sur la condition humaine.

Le poème débute sur la vision du soleil couchant, « Le soleil s'est couché ce soir dans les nuées ». Par cette image, le poète n'annonce t'il pas déjà le déclin de l'homme vieillissant ?

Les allitérations de consonnes douces en [s] et [f] présentes dans ce premier vers évoquent la douceur du soir qui tombe et le glissement progressif vers la nuit. Dans le vers 2, les termes « soirs » et « nuits » sont chronologiquement situés. Une césure sépare le vers en deux hémistiches ; le premier d'un rythme alangui et le second plus répétitif.

« Demain viendra l'orage, et le soir, et la nuit »

Le poète fait débiter le troisième vers par le renvoi « Puis l'aube ». Ce procédé met en évidence le renouveau auquel on ne s'attendait pas au vu de la fin du vers précédent « et la nuit » qui semblait plutôt conclusive. La suite du vers évoque le « combat » que le jour doit mener contre la nuit par l'antithèse qui oppose « clartés » à « obstruées ».

« Puis l'aube, et ses clartés de vapeurs obstruées »

Le vers 4 commence par un rythme répétitif rendu énumératif par la ponctuation, rythme qui « s'échappe » et « se libère » ensuite dans le second hémistiche ce qui illustre parfaitement l'image de la fuite du temps. Dans ce vers le temps est personnifié, les jours qui se succèdent sont les pas de sa marche inexorable

« Puis les nuits, puis les jours, pas du temps qui s'enfuit »

Dans les vers 2 à 4, la répétition de la conjonction « et » (2 fois) et de l'adverbe « puis » (3 fois) accentue l'impression que les éléments naturels sont soumis à un cycle infatigable qui se répète encore et encore. Cette impression est renforcée par la répétition de « passeront » au début du quatrain suivant, qui par le rythme régulier et insistant qu'elle instaure illustre le cycle des jours qui passent.

Tous les éléments évoqués – monts, mers, fleuves - sont soumis au temps qui passe : « Sur la face des monts » (v6), « Sur la face des mers » (v6), « Sur les fleuves d'argents » (v7) ...

L'idée du temps qui passe est renforcée dans le troisième quatrain par l'image du fleuve qui s'écoule, vers 11 et 12, symbole utilisé fréquemment en poésie, notamment par Apollinaire dans « Le Pont Mirabeau ». Les allitérations en [f] et [m] viennent renforcer cette image par un rythme alangui illustrant l'écoulement de l'eau.

Intéressons-nous aux effets du temps sur la nature. Le temps n'affecte pas la nature, les vers 10 et 11 en sont le meilleur exemple. On remarque dans ces vers que les termes « Ridés et non vieillis » et « S'iront rajeunissant » sont en rejet et intercalés au sein de l'énumération des éléments naturels. Ces rejets mettent en évidence le renouvellement de la nature et le terme suivant « et les bois toujours verts » lui prête une force indestructible.

Tout au long du poème, la nature est présentée comme éternelle et riche, la plupart des mots sont au pluriel, ce qui marque son abondance inépuisable.

Le poète est empreint d'un certain mysticisme quand il présente la nature et le temps qui passe comme la manifestation d'un possible au-delà. Dans les vers 5 à 7, la répétition des allitérations en [s] et [f] suggère le passage du temps tel un souffle. Par le murmure produit, « hymne confus des morts » le temps ne nous rappelle t'il pas les êtres chers qu'il nous a pris ?

On remarque l'utilisation d'un vocabulaire personnifiant la nature : les éléments ont une « face », un « front » et sont « ridés ».

Dans les vers 11 et 12 le poète rappelle le cycle de l'eau, élément de vie par excellence. Son renouvellement est symbole de renaissance et par là même d'éternité. De plus ces vers mettent en évidence l'équilibre de la nature, basé sur celui fondamental entre tous les éléments.

« Le fleuve des campagnes prendra sans cesse aux monts le flot qu'il donne aux mers »
Le poète utilise le futur pour tous les verbes ayant trait aux éléments liés à la nature. Par ce procédé il renforce l'idée de son continuel renouveau : la nature a un futur - contrairement à l'homme.

Penchons nous à présent sur l'incidence du temps sur l'homme. Le dernier quatrain du poème est une rupture par rapport aux précédents. Le poète y utilise les registres élégiaque et lyrique pour mettre en avant la condition tragique de l'homme, mortel et affecté par le temps tandis que la nature éternelle se renouvelle sans cesse.

L'homme est dès le début annoncé au travers du poète, « Mais moi », ce qui est par la suite confirmé par l'apparition de la première personne du singulier.

Sous les effets du temps qui passe, on observe une dégradation croissante de l'homme : la vieillesse « Chaque jour courbant plus bas ma tête » (v13), n'a d'autre issue que la mort « Je passe » (v14) et « Je m'en irai bientôt » (v15).

Les allitérations de consonnes bilabiales dans le vers 13 accentuent cette impression. Les sonorités sont pathétiques et le rythme bref ; à chaque [b], le sentiment d'accablement et d'enfoncement s'accroît.

« Mais moi, sous chaque jour courbant plus bas ma tête »

A partir du vers 14, Victor Hugo oppose littéralement la nature à l'homme. Un premier procédé oppose ces deux éléments : l'antithèse visible au vers 6 oppose « refroidi » à « soleil joyeux ».

Un deuxième procédé vient renforcer cette opposition de destinée entre l'homme et la nature. Il s'agit de la césure nette entre des hémistiches de couleurs fortement distinctes : sombre quand il s'agit de l'homme, lumineux quand il s'agit de la nature. On peut observer cela au vers 15 où « je m'en irai » s'oppose à « au milieu de la fête » et au vers 16 où « sans que rien manque au monde » s'oppose à « immense et radieux ».

On avait précédemment souligné que les verbes se rapportant aux éléments naturels étaient au futur. Par opposition, l'usage du présent « je passe » (v14) quand il s'agit de l'homme souligne son absence d'avenir, accentuée par l'utilisation du futur dans le vers suivant « Je m'en irai bientôt » (v15) : s'il y a effectivement un futur, c'est la mort.

La nature, victorieuse du temps qui passe, reste pleine de force et d'énergie tandis que l'homme accablé s'apprête à mourir, à partir discrètement « au milieu de la fête » (v15).

Sa mort n'affecte en rien la marche du monde qui poursuit son cycle incessant. Il est bien peu de chose devant l'immensité du monde « Sans que rien manque au monde, immense et radieux » (v16).

Au terme de ce commentaire, j'apprécie tout l'art de Victor Hugo à nous faire ressentir dans un poème résolument mélancolique la douleur de l'homme confronté au temps qui passe inexorablement et conscient de son éphémère existence. Ronsard avait lui-même éprouvé devant la nature immuable cette même tristesse mais surmontée par le goût de la vie et de l'amour – Ode, IV, 10 « Quand je suis vingt ou trente mois ... ». Dans le poème de Victor Hugo, point de « douce » mélancolie, mais un pessimisme sans issue.